

Article

« Elvira Santamaria : en résidence »

Mariette Bouillet

Inter : art actuel, n° 67, 1996, p. 24-27.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/46379ac>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : erudit@umontreal.ca

Elvira SANTAMARIA

en résidence

Mariette BOUILLET

« Pour liquider les peuples, disait HÜBL, on commence par leur enlever la mémoire. On détruit leurs livres, leur culture, leur histoire. Et quelqu'un d'autre leur écrit d'autres livres, leur donne une autre culture et leur invente une autre histoire. Ensuite le peuple commence à oublier ce qu'il est et ce qu'il était. [...] Comment traverser vivant le désert de l'oubli ? » (Milan KUNDERA)

Mexique, du 27 juillet au 3 août 1996 : première rencontre intercontinentale contre le néolibéralisme et pour l'humanité organisée par l'armée zapatiste de libération nationale (EZLN) dans cinq villages du Chiapas.

Et également au mois de juillet 1996 à Atlanta : les Jeux olympiques.

Des gradins bondés s'élevait la scansion : USA ! USA ! USA ! USA ! USA ! USA ! etc.

Le public agitait frénétiquement ses petits drapeaux américains avec une fierté et une ostentation retransmises par toutes les télévisions du monde.

Les Jeux olympiques d'Atlanta, ou le sport au service de la moins subtile des machines idéologiques et nationalistes.



Elvira SANTAMARIA, artiste mexicaine, avait réalisé au cours de l'une de ses premières performances à l'invitation du Lieu une sorte de lancer du javelot – ou plutôt peut-être de but de ballon-panier, comme lorsque le joueur, immense, place le ballon dans le panier à la seule force du poignet en s'étirant dans les airs : en effet, Elvira, après plusieurs courses successives, venait planter des morceaux de viande fraîche sur un piquet auquel était fixé le drapeau des USA. Pour chaque morceau de viande planté au-dessus du drapeau elle criait : « Mexico ! Rwanda ! Cuba ! America latina ! » La récente performance d'Elvira au Lieu s'inscrit dans le prolongement de cette action.

Nous rappelant les Jeux olympiques d'Atlanta qui venaient d'avoir lieu, Elvira prend la position de l'athlète prête à courir son 60, son 100 ou son 1000 mètres : les mains et un genou au sol, l'autre relevé, avec ce premier mouvement qui consiste à lever le genou du sol pour atteindre ce léger déséquilibre qui mènera au départ ; mais là aussi l'action sportive est déformée. Au lieu de partir en avant, Elvira part en arrière, puis court, toujours à reculons. À quatre reprises et en partant d'endroits différents, Elvira réalise des courses en arrière, et ces courses se font de

plus en plus rapidement comme si, au fur et à mesure que le temps s'écoulait, il y avait urgence à accomplir cette course vers ce qui est derrière elle.

Dans la représentation spatiale du temps, ce qui se trouve devant est le futur, ce qui se trouve derrière est le passé, et le corps de l'athlète Elvira pourrait être le temps présent et/ou l'être humain dans l'échelle du temps.

Dans cette métamorphose inversée de la course qui ouvre sa performance, Elvira s'inscrit immédiatement dans la ligne de pensée des deux artistes auxquels est dédié son travail : Alain GIBERTIE et Marcos KURTYCZ. Par ce refus d'une course en avant, toujours plus rapide et compétitive, telle que la veut la machine infernale des Jeux olympiques, Elvira marque son désengagement de la marche vers ce qu'Alain GIBERTIE appelle « le crépuscule du turbocapitalisme barbare et inhumain ».

Elvira, quelques jours après sa performance, me parla de la nécessité pour l'être humain (l'humanité) d'une certaine « régression ». Les mots en français lui venaient difficilement mais ils me renvoyaient à l'image de cette « marche-course en arrière » : voyage à rebours, aux sources du temps, aux sources du mystère.

C'est là qu'émerge la notion de l'identité, déjà abordée par Elvira lors de ses performances précédentes au Lieu (travail répété à partir du miroir)¹. Et, cette fois-ci, en écho aux performances de Marcos KURTYCZ, Polonais ayant adopté Mexico depuis vingt ans, peut-être s'agit-il plus particulièrement de l'identité mexicaine dans la mesure où elle marque plus que toute autre le commencement de l'histoire moderne, le début de cette course en avant. C'est dans un terrible silence que cette identité se forgea. Un silence qui se referma sur l'une des plus grandes civilisations du monde, emportant sa parole, sa vérité, ses dieux et ses légendes. Dans ce silence, au monde fantastique et magique des Aztèques, des Mayas et des Purepechas succéda ce qu'on appelle encore la civilisation : l'esclavage, l'or, l'exploitation des terres et des hommes, tout ce qui annonce l'ère industrielle et coloniale, la course en avant...

Ses courses de « marche en arrière » achevées, Elvira, après avoir bu une gorgée de vodka à notre santé, pousse d'un bout à l'autre de la table les objets qui s'y trouvent et les jette au sol avec fracas. Puis elle s'assoit, concentrée ; elle se débarrasse aussi de ses chaussures et de ses chaussettes et se retrouve pieds nus. Nudité qu'elle affichera également dans la suite de sa performance.

« Dans le Chiapas les miliciennes indiennes sont pieds nus et lors de la conquête, les Espagnols surnommaient les Indiens les « desnudos », cette nudité justifiait le mépris de la plupart des conquérants civilisés et les guerres à feu et à sang, l'esclavage, les spoliations des terres indiennes. »

Assise à la table, Elvira allume une chandelle. La chandelle allumée évoque les bougies qui brûlent lors de la fête des Morts si populaire au Mexique. Une petite bougie allumée pour Alain GIBERTIE et Marcos KURTYCZ mais sûrement aussi pour tous les morts passés et à venir, connus, inconnus.





(mortes ou destinées à mourir ?). Toile dans laquelle sont fixés un ou deux billets et quelques plumes (noires), elles aussi si présentes dans les cultes précolombiens et aujourd'hui encore dans les costumes mexicains populaires ;

- des petits papiers sur les murs, tirés d'un poème de GIBERTIE et attachés à des sortes d'hameçons :
- « Jean-Michel BASQUIAT assassiné »,
- « Che GUEVARRA assassiné »,
- « Jeanne d'Arc brûlée », etc.
- deux lapins morts sur une table, dans un plateau.

La mort est d'ailleurs fortement suggérée dans l'installation :

- une horloge sur le mur ;
- au centre, un lit dont le matelas est profondément déchiré à l'endroit où le dormeur pourrait reposer sa tête, déchirure nette : drame ? accident ? ;
- une flaque rouge sur le sol (sang ou vin séché ?) ;
- une toile d'araignée qui envahit la galerie d'un coin à un autre, du sol au plafond, tissée dans de la laine noire, évoquant les techniques séculaires de tissage indien

Elvira dit « Este » et elle écorchera un premier lapin avec minutie à l'aide d'une lame de rasoir, après s'être longuement concentrée, dans une sorte de méditation proche de ce mouvement vertigineux du voyage à rebours. Les petites mains agiles laissent la tête et les pattes des lapins couvertes de fourrure et obtiennent deux « carrés » de peau. Le dépeçage prend du temps, opération silencieuse : art magique, rituels, sacrifices précolombiens...



Elvira SANTAMARIA est venue pour la première fois au Québec en octobre 1993 lors d'un échange avec quatre autres performeurs mexicains ; puis elle est revenue à la *Première Rencontre internationale d'art performance de Québec* en octobre 1994. En juillet et août 1996, Le Lieu la recevait en résidence. Ce projet lui permit de connaître le Québec, sa mentalité, sa géographie, sa société, et lui offrit la possibilité d'œuvrer en contexte spécifique, selon son gré, jusqu'à l'ouverture du Lieu, le 5 septembre 1996. Ce séjour lui a aussi donné l'occasion de présenter une performance au 3^e Impérial, à Granby (le 14 septembre) dans le cadre de l'événement *Festin cru*, « sur le site du Théâtre de la Dame de cœur en bordure de la Rivière noire ».

Sa présence au Québec cette fois a reçu l'appui d'un programme du ministère des Affaires étrangères et du Commerce international du Canada, qui encourage les échanges Canada/États-Unis/Mexique. RMNDLR

Le lapin lui-même renvoie à la mythologie indienne ; un conte aztèque des origines rapporte comment furent choisis Tecuciztecatl pour être le soleil et Nanavatzin pour être la lune : « À tour de rôle sous le regard des dieux ancestraux ils doivent entrer dans le feu. Quand le soleil sortit il était très rouge et il semblait se pavaner d'un endroit à l'autre ; nul ne pouvait le regarder car il aveuglait les yeux et resplendissait en jetant ses rayons autour de lui ; alors sortit la lune de la même région de l'Orient, semblable au soleil. Pour éteindre la lune l'un des dieux présents lui jeta au visage un lapin dont on voit encore la marque sur la surface de l'astre »².

Présent dans les mythes de genèse, le lapin l'est aussi dans le complexe système des calendriers aztèque et maya : « La fête du feu nouveau, à chaque fin de siècle, au bout du cycle de 152 années solaires a lieu au moment où selon le comput du temps des Indiens tous les astres ayant accompli leur cycle, le cosmos tout entier doit recommencer sa révolution qui le conduit de l'année un du lapin jusqu'à une autre année du lapin »³.

D'autre part, l'art de la divination aztèque propose une répartition des 20 jours lunaires en jours fastes et néfastes, chaque jour de la vie étant régi par un signe et les signes prédestinant ceux qui leur appartenaient. Par exemple :

Ehecatl signe du vent

Mazatl signe du cerf

Tochtli signe du lapin, etc.

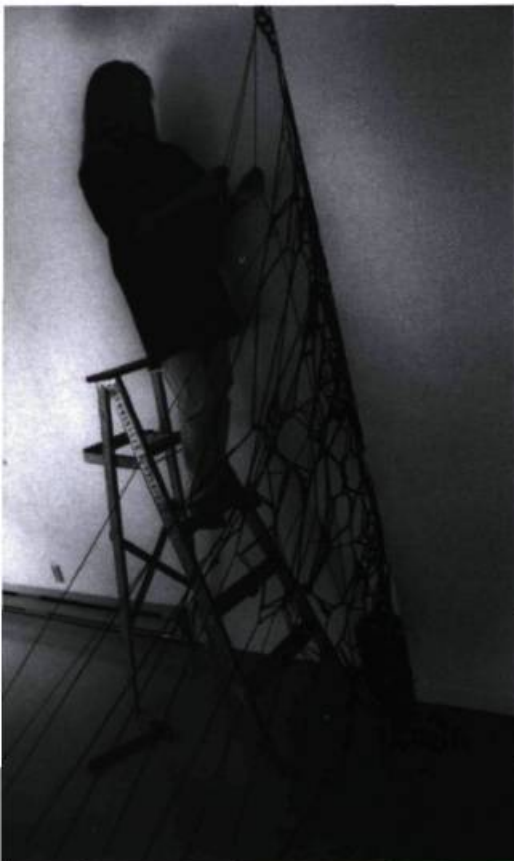
Elvira d'ailleurs attache une importance au comput du temps : à chaque jour de travail précédant sa performance elle acheta le quotidien *Le Soleil* (est-il nécessaire de souligner ici cette appellation ?) : 13 jours de travail, et 12 journaux achetés en raison du jour férié de la fête du Travail. Elle m'expliqua aussi qu'elle travailla le premier jour 13 heures, le deuxième 12, le troisième 11, etc., jusqu'au jour de la performance. D'autre part, dans son travail préparatif on trouve une étrange liste de chiffres accompagnée des dessins de deux lapins, liste qui semble être un comptage temporel.

Treize jours de travail consacré à des réflexions sur la mort et aux pensées de M. KURTYCZ et de A. GIBERTIE, morts respectivement le 13 mars et le 13 juillet 1996. Résonance voulue des chiffres...

Une fois les peaux de lapins découpées, Elvira les fixe sur son buste nu, l'une sur la poitrine et le ventre, l'autre sur le dos. Elle se dirige alors ainsi vers le mur où sous l'horloge est placé le poème d'Alain GIBERTIE dans son intégralité.

À la lecture à voix haute qu'elle nous fait de ce poème, le sens de ses actions précédentes – la « course en arrière », le dépeçage des lapins, la nudité couverte de peaux – prend toute son ampleur :

KURT COBAIN suicidé – PETER ORLOVSKY interné – GANDHI assassiné – MALAVAL suicidé – COMMANDANT MARCOS en sursis – JOHN LENNON assassiné – SID VICIOUS suicidé – BENAZIR BHUTO baisée – JIM MORRISON assassiné – ALLEN GINSBERG emprisonné – JANIS JOPLIN overdose – ANDREAS BADER assassiné – JOHN KENNEDY exécuté – BOB KAUFMAN méprisé – NERVAL pendu – BRUNO brûlé – ALTAGOR épuisé – CHEVALIER DE LA BARRE écartelé – RIMBAUD exilé – RICHARD TIALANS suicidé – BAUDELAIRE assassiné – MAJAKOWSKI suicidé – RENÉ CREVEL suicidé – PABLO NERUDA assassiné – ANTONIN ARTAUD interné – GARCIA LORCA exécuté – GALILÉE emprisonné – JEAN MOULIN assassiné – VAN GOGH suicidé – GAUGUIN liquidé – MOZART assassiné – CLAUDE PELIEU exilé – MONDRIAN refusé – ROBERT FILLIOU aseptisé – MARCEL DUCHAMP muséifié – DIDEROT embastillé – RABELAIS aseptisé – DIOGÈNE coulé ! – FOURIER aseptisé – GILLES DE RAIS brûlé – JEANNE D'ARC brûlée – MAHOMET exploité – CHRIST rentabilisé – BOUDDHA commercialisé – VOLTAIRE aseptisé – AGULLO assassiné – ZAPATA assassiné – PIERRE MOLINIER suicidé – FRANÇOIS VILLON brigand – ARETIN occulté – RESTIF DE LA BRETONNE expurgé – POUJET interdit – SADE embastillé – MARILYN MONROE exécutée – SATIE épuisé – FLORA TRISTAN épuisée – DAUMAL suicidé – GILBERT LECOMTE suicidé – OSCAR WILDE emprisonné – HÖLDERLIN interné – DARIEN emprisonné – JOSÉE YVON sida – CHE GUEVARRA assassiné – ULRIKE MEINHOF assassiné – TIMOTHY LEARY emprisonné – WILHELM REICH assassiné – W. S. BURROUGHS emprisonné – BRUNO SULAK assassiné – JACK KEROUAC suicidé – SID BARRET overdose – JACQUES MESRINE assassiné – SALVADOR ALLENDE assassiné – CÉLINE satanisé – HANZ MARTIN SCHLAYER exécuté – MARTIN LUTHER KING assassiné – JIMI HENDRIX overdose – NELSON MANDELA emprisonné – JAURÈS assassiné – OLOF PALME assassiné – ALBERT EINSTEIN ridiculisé – DALAI-LAMA exilé – BÉRÉGOVOY suicidé – YASSER ARAFAT emprisonné – CARRERO BLANCO champion du monde de saut en hauteur – MÈRE TÉRÈSA vivante – CHRIS MAC GREGOR exilé – MON PAPIE Verdun ! – GERONIMO assassiné – GILLES DELEUZE suicidé – FERNANDO LOPEZ emprisonné – JEAN-MICHEL BASQUIAT assassiné – JEAN-PIERRE LÉO interné – FÉLIX GUATTARI sacrifié (!) – YITHZAK RABIN assassiné – LUMUMBA assassiné – HAUNG SANG SUKI emprisonnée – TASLIMA NASREEN condamnée – BRUNO CARILLO emprisonné – DEVHI violée, rebelle, emprisonnée.



Photos : François Bergeron

² J. M. G. Le CLÉZIO, *Le rêve mexicain ou la pensée interrompue*.

³ J. M. G. Le CLÉZIO, *op. cit.*

La lecture du poème est un cri dans le silence, puissant, répétitif, scandé, viscéral. L'émotion est dans la voix : colère, révolte. L'accent mexicain accroche, déforme certains mots. Parfois Elvira accélère le rythme de sa lecture comme si un sentiment d'urgence s'emparait d'elle. Parfois elle reconstruit librement le poème – spasmes incontrôlés – comme pour cette phrase consacrée au Che GUEVARRA :

Che Guevarra
Che Guevarra
Che Guevarra
Guevarra
Guevarra
Che Che Che
Assassiné Assassiné
Le Che Guevarra assassiné
Assassiné le Che Guevarra
Le Che Guevarra assassiné

À un moment donné, Elvira se retourne et crie cinq fois de suite :

Mère Térésa vivante
Mère Térésa vivante
Mère Térésa vivante
Mère Térésa vivante
Mère Térésa vivante

Dans le texte aussi on trouve

« Commandante MARCOS en sursis »...

Au-delà du seul problème mexicain qui n'est pas traité comme une référence close mais plutôt comme une réalité plus proche d'Elvira, sa performance est avant tout celle d'une humaniste, tout simplement. Comme elle voyait Alain GIBERTIE.

Même cri, même combat que celui des Indiens zapatistes du Chiapas et du commandant MARCOS qui au malaise de la mondialisation répond par l'universel en pointant l'ennemi commun : le néolibéralisme.

« Ce combat n'est pas seulement celui des Indiens mais celui de l'humanité tout entière... L'humanité entière vit dans chacune de nos poitrines. Il faut la retrouver. Il faut nous retrouver. »

(commandant MARCOS)

C'est ce combat, la « course-marche arrière » d'Elvira. C'est cela aussi le dernier geste qu'elle exécute : enfouir les 12 exemplaires du *Soleil* dans de la terre et y semer des graines. Enterrer les instruments médiatiques de la pensée unique et redonner cette terre à qui de droit. Pour la vie.

Elvira placera un arrosoir rempli d'eau près de ce carré de terre symbolique pour nous convier à prendre part au combat. •

